

## I

Appel téléphonique en fin de matinée de ce 29 octobre 2019, d'abord sur mon « fixe », ensuite sur mon « portable ». Ça m'a réveillé, car je sommolais dans mon fauteuil à oreillettes après une mauvaise nuit puis la lecture des journaux pendant que je prenais mon petit-déjeuner. La messagerie m'indique un numéro inconnu. Curieux, j'appelle. On répond et je reconnais la voix d'Antonella, la responsable de la librairie des Princes. Elle me demande d'abord si « je vais bien », selon une formule rituelle qui lui appartient en propre. Je lui réponds que je suis enrhumé, et ça s'entend. Alors elle me dit qu'elle a une bien triste nouvelle à m'apprendre... Sa voix se brise, elle tente de maîtriser un sanglot et pleure un instant. Là, quelques secondes, j'ai l'impression qu'elle va me dire que mon éditeur est mort, car je sais qu'il devait être rentré de Patmos où il était parti pour une

quinzaine de jours. Et vu qu'il ne m'a donné aucune nouvelle depuis son retour présumé... Christian L. a subi plusieurs opérations chirurgicales lourdes ces dernières années. Antonella, ayant depuis longtemps une relation privilégiée avec lui, il se pourrait donc qu'elle ait su que... Mais ce n'est pas cela. J'entends distinctement : « Daniel Fano est mort cette nuit. » — Quoi ? » Surprise totale de ma part. Donc un long silence sidéré. Quand je parviens à reprendre mes esprits, je lui demande comment, et elle ne peut me fournir que quelques explications décousues. Il se serait plaint dans la journée de lundi de douleurs qui lui auraient fait craindre une grippe. Antonella, qui est sa belle-sœur, ne sait en fait pas grand chose de plus, à part qu'il souffrait des jambes, ce qui indiquerait un problème de circulation sanguine. Manuela parle d'une phlébite qui se serait déclarée. Je proteste qu'on ne meurt pas de ça. Mais si ! Un caillot de sang se serait porté au cœur. Je suis d'autant plus enclin à ne pas vouloir croire à cette interprétation que moi-même je souffre de varices depuis plusieurs années et que j'ai été opéré trois fois des jambes. Donc je préférerais ne pas me sentir menacé par cette réalité médicale. Mais immédiatement, un souvenir me revient : une dame que j'avais connue autrefois faillit être victime d'une embolie. Heureusement, le caillot de sang avait été détecté et supprimé avant. En réalité, si mon étonnement est si absolu, c'est que, lundi matin, hier encore donc, le 28, assez tôt, j'avais reçu un courriel de celui qui n'était pas encore défunt. Il me parlait d'une lecture qu'il avait faite. En effet, depuis quelques

jours, nous échangeons au sujet de Denis Roche, et j'avais conseillé à Fano de consulter les mémoires du peintre Bernard Dufour qui avait fréquenté Roche d'assez près. Il lisait ou venait de lire des entretiens entre différents personnages, dont Roche et Dufour... Il y avait aussi Catherine Millet, femme de Jacques Henric. Un volume paru chez Artpress... C'est tout juste s'il ne m'avait pas donné la date de parution et le nom de l'imprimeur. Je le reconnaissais bien à ce soin maniaque, ce souci du détail qu'il apportait toujours aux choses de l'édition... Naturellement, dans ces quelques lignes, il ne faisait aucune mention de sa santé, qu'elle fût défaillante ou non. Entre nous, nous ne parlions que littérature. Et nous lisions. Lui, en quête du Graal, comme un chercheur d'absolu qui néglige les à-côtés de la vérité pratique. Tant que l'on vit, on avance, et si c'est soi-même que l'on tente de trouver, la recherche est infinie.

La conversation entre Antonella et moi est brève. Elle m'annonce la date des obsèques de notre ami : mardi 5 novembre à 14 heures. Déjà ! La question des funérailles est déjà réglée ? Ça n'a pas traîné ! Voilà une belle-sœur efficace ! Il sera incinéré avenue du Silence. Je plains encore la pauvre Sandy(Sandra), comme la nommait Fano, son compagnon, qui avait la manie des diminutifs. Et puis, je m'excuse de n'avoir rien de plus à dire. « Excusez-moi d'être désolé. » C'est un peu ça. La nouvelle m'a flanqué un coup, c'est vrai. La mort brutale de quelqu'un n'incite pas à parler, plutôt à se taire. Et on pense : À qui le tour maintenant ? À moi ? Et quand ? Au début

de l'année, Sandy s'était précipitée au domicile de sa mère qui ne répondait pas au téléphone. Madame Ferreri, malade d'un cancer, s'était pendue. Sandy avait dû la décrocher. Fano m'avait raconté cette intervention dans un mail de quelques lignes, comme une « brève » relatant un fait divers, avec sa patte d'ancien journaliste. Depuis le suicide de sa mère, Sandy rencontrait un psychologue chaque semaine. En septembre, je les avais croisés tous les deux, Fano et elle, dans le tram 92, Sandy se rendant à sa séance hebdomadaire. J'étais assis, Sandy avait conseillé à Fano d'en faire autant, et je m'étais demandé pourquoi, alors que, dans le tram, on cède plutôt la place aux femmes. (Il y a quand même une catégorie de femmes assises dans le tram ou le métro et qui, voyant un homme debout, lui offrent leur place. Ce sont les musulmanes voilées.) Et lui, du reste, était resté debout. Maintenant je comprenais. La station debout ne lui était pas recommandée, à cause de ses douleurs aux jambes ? À moins qu'il y ait une autre explication qui tiendrait à la différence d'âge entre Sandy et Fano, Sandy étant beaucoup plus jeune ? Le soir-même je recevais un mail : Fano se déclarait content de notre rencontre inopinée. Je crois que c'était la première fois, depuis que nous nous connaissions, qu'il exprimait un sentiment « gratuit », car il était plutôt du genre froid, contrôlé. Ainsi, je ne l'ai jamais vu rire aux éclats. Il lui arrivait plutôt de ricaner. Avec moi, en tout cas. En retour, je lui avais proposé qu'on se retrouve chez un glacier italien où j'avais mes habitudes, si bien que le 10

octobre nous nous étions revus. Je lui avais trouvé une assez mauvaise mine. Et, pour tout dire, il m'avait semblé fort vieilli depuis la dernière fois. De temps en temps, j'épiais mon visage qui se reflétait dans le miroir qui me faisait face et je me disais que moi aussi je n'avais pas rajeuni depuis le mois de septembre. Cependant, nous avons passé près de deux heures ensemble à deviser, et il m'a offert son dernier livre de poèmes augmenté d'une dédicace minimaliste dont je me serais franchement passé, tant elle était si peu personnelle. On avait beau se fréquenter depuis longtemps, elle ne s'adressait pas plus à moi qu'à un autre. L'air maladif, retenant ses sentiments, comme je viens de le dire, Fano, c'est quelqu'un qui se place du côté de l'euphémisme, de l'*understatement*. En tout cas, avec moi, il ne se mouillait pas. On s'était quitté place Stéphanie. Je lui avais demandé alors de quoi était mort exactement le mari d'Eliane de Montvel. Il s'était montré évasif (peut-être qu'il n'en savait rien) et m'avait seulement appris qu'il s'était rendu à ses obsèques dans une abbaye de Wallonie quinze jours auparavant. Le 92 arriva. J'y montai. Sur le quai, Fano me parut encore plus recroquevillé que d'habitude, presque bossu. J'avais six mois de plus que lui. Il avait eu 72 ans en juin et moi je fêterais mon 73<sup>ème</sup> anniversaire en décembre... Je me souviens lui avoir donné une tape amicale sur l'épaule et nous nous séparâmes. L'idée que c'était la dernière fois que nous nous voyions ne m'effleura pas. Et pourtant ! Dans le tram qui me rapprochait de la librairie Images où je devais passer, toujours en quête des tomes VII et

VIII des *Situations* de Sartre, je me mis à penser à la mort d'un ancien camarade de lycée, Sante Martino, que j'avais perdu de vue depuis près de 40 ans. Né en Italie du Sud, venu en France avec ses parents vers l'âge de 12 ans, Sante s'était marié à 25 ans, avait eu deux filles d'une charmante blonde, puis s'était établi dans une localité proche de Saint-Dié-des-Vosges, la ville où nous nous étions rencontrés. Il y a quelques jours, me demandant ce qu'il était devenu, j'avais tapé son nom sur Google, au hasard, à la recherche, pensant lui écrire, de son adresse précise, et c'est ainsi que j'avais appris sa mort récente, une dizaine de jours auparavant. Le faire-part mentionnait son ami Jean-Paul D., à côté des membres de la famille. Les deux garçons s'étaient connus au lycée. Leur amitié avait donc été indéfectible. Le lien ne s'était jamais rompu, malgré la carrière militaire de Jean-Paul qui avait vraiment mal tourné...

Fano... Habituellement, quand on se quittait, c'était pour longtemps, souvent plusieurs mois... Nos relations tombaient en hibernation et se réveillaient quand il éprouvait le besoin de me communiquer ses projets d'écriture et d'édition... Son recueil de textes, je l'avais placé, le 10 octobre, sur un coin de ma bibliothèque, et je n'y avais plus pensé. Jusqu'au 29 octobre. Quelques jours plus tard, je l'ai ouvert et j'ai lu ces 91 pages avec une facilité déconcertante. Le titre ? *À la vitesse des nuages*. Disons que c'était du Fano. C'est-à-dire qu'il avait atteint l'excellence dans le domaine qui était le sien. Ces textes courts, achevés fin novembre 2009 et mis en page comme

des poèmes, avec retour à la ligne, il aurait pu les écrire il y a 30 ans, l'inspiration et la technique étant toujours les mêmes. D'ailleurs, la première partie du recueil avait déjà été publiée. C'était en 1985. À cette époque, on se croisait souvent à la Mort Subite, brasserie du centre de Bruxelles, presque en face des galeries de la Reine. Trois ans auparavant, je vivais à Tourtour, un village du Haut-Var, et j'étais le voisin de Ronald Searle. J'avais certainement dit à Fano que je croisais le dessinateur tous les jours quand il se rendait à la poste du village. Et, en effet, je lis dans le texte 45 : « *Les lundis, mardis, mercredis, jeudis et vendredis, à 11 heures précises, Ronald Searle se rend au bureau de poste.* » Sans moi, comment l'eût-il su ? Quand il faisait beau, à 11 heures du matin, je m'asseyais à la terrasse du bar des Ormeaux, en face de la Farigoulette, bar et dépôt de journaux, et je voyais Searle traverser la place du village, entrer dans le bureau de poste qui se trouvait dans le château où étaient logées la mairie, l'école et la poste, et en ressortir pour rentrer chez lui, à cinq minutes à pied. Il ne s'est jamais assis à la terrasse des deux bars qui se faisaient face. Ses relations avec les villageois étaient réduites à peu de choses. Il ne parlait à personne, n'achetait jamais rien à l'unique épicerie du village. Ne possédant pas de voiture, il se rendait en taxi à Salernes ou à Draguignan. Son épouse éprouvait quelque difficulté à se mouvoir. On ne la voyait presque jamais, sauf quand le couple descendait à Draguignan. Searle recevait rarement des visites. Un jour d'été, pourtant, je le vis en compagnie d'un

musicien de jazz américain très connu mais dont j'ai oublié le nom. Donc, mes propos n'étaient pas tombés dans l'oreille d'un sourd. Avec Fano, il ne fallait rien laisser traîner. Ses textes étaient des collages de phrases entendues ou lues qu'il retranscrivait à sa manière. C'était son procédé depuis 1970 environ, et il n'en avait pas changé, sauf dans ses textes de prose. D'ailleurs, un jour que nous étions dans la même brasserie, une serveuse — était-ce Mariette ? — m'avait appelé d'une voix forte pour dominer le brouhaha de la salle : « On demande Monsieur Maxime au téléphone ! » Je m'étais immédiatement levé. La salle bondée avait frémi d'une sorte de rire bienveillant, et quand je revins m'asseoir, Fano me dit : — Je sens que je vais utiliser cette phrase dans un texte. (Pour la génération actuelle : c'était avant les téléphones portables. Dans la plupart des cafés et brasseries, il y avait un endroit spécial appelé « cabine » où l'on pouvait non seulement recevoir des appels mais en donner. Pour la petite histoire, mon correspondant était le poète surréaliste Georges Gronier. ) La deuxième partie du recueil datait, elle aussi, si elle n'était pas aussi ancienne que la première. Il l'avait terminée en 2009. Mais la technique était à peu près la même. La pièce 64(4 lignes)m'avait fait tiquer, car *confer* n'avait pas été imprimé en italique mais en romain, ce qui pouvait laisser croire à une coquille ou entraîner une erreur de lecture. Ainsi, n'avait-il pas voulu écrire « confier » ? Je lui écrivis à ce sujet. Et notre correspondance reprit. De mon côté, il fut question de ma découverte du « Journal

intégral » de Julien Green, qui révélait enfin toute la vérité intime du « grand romancier catholique ». Jusqu'à 40 ans, Green, tout en vivant en couple avec Robert de Saint-Jean, ce que je n'ignorais pas, chassait les garçons. Bref, il ne débandait jamais. Ou presque. Tout était livré de la manière la plus crue. De son côté, Fano me reparla de Denis Roche. Un Denis Roche qui ne s'embêtait pas non plus, mais seulement avec les femmes, et surtout la sienne, une employée, comme lui, des éditions du Seuil. En fait, il s'intéressait à Roche depuis que lui ayant proposé *Un champion de mélancolie* (titre qui faisait penser à Kafka), avec l'espoir de le voir publié dans la collection Fiction & Cie, Roche l'avait orienté vers les éditions Unes qui firent paraître, en effet, son manuscrit. Je ne sais pas si Fano rencontra Roche. En tout cas, il le lisait. Moi-même, je l'avais lu jusqu'à *Louve basse*, son dernier texte vraiment littéraire. Je ne croyais pas à Roche photographe et théoricien de la photographie. J'avais peut-être tort. Quant à ses poèmes, découverts à la fin des années soixante, ils m'avaient un temps influencé. J'aimais aussi sa traduction des *Cantos pisans* que j'avais lue et relue en 1969. Et puis, dans le courant de l'année 1976, je l'avais rencontré un soir à Namur grâce à Marc Rombaut et Jean-Pierre Verheggen qui m'avaient invité comme lui à *Idem* leur célèbre émission de radio qui faisait l'honneur de la RTBF à cette époque d'âge d'or radiophonique, mais pas seulement. Ensuite, selon la coutume des animateurs, on se retrouvait tous au restaurant. J'avais donc dîné avec Denis Roche. Je m'étais présenté à lui sous la

casquette d'écrivain de science-fiction, une démarche antilittéraire que Roche apprécia. Il me demanda, de son côté, si on pouvait le considérer lui-même, selon certains qui le soutenaient, comme un écrivain de science-fiction au sens large. Je me souviens de ma réponse assez brutale : « Il y a des cons partout ! » Roche, d'une part, n'avait pas l'étoffe d'un romancier et, d'autre part, il semblait n'avoir qu'une vague idée de ce qu'était la science-fiction contemporaine, sinon il ne m'aurait même pas posé la question. Bien entendu, je ne le visais pas, lui, mais ceux qui, pour le flatter sans doute, cherchaient à l'enrôler sous cette bannière déjà un peu mitée. Comme la poésie en vers et en prose ne l'intéressait plus, il cherchait sans doute un nouveau train en marche dans lequel sauter en espérant ne pas se tromper de voiture. La soirée, très agréable, se termina à l'heure de fermeture du restaurant. Je ne revis jamais Denis Roche.

« De ton côté » était une expression de Fano. Après des mois de silence, il me racontait ce qu'il faisait et préparait, et terminait son mail par : « Et de ton côté ? » Il m'annonça encore qu'il pensait donner en 2021 un volume de ses poèmes écrits et édités entre 1969 et 2019. Je répliquai qu'après 2020, le futur m'apparaissait comme étant de la science-fiction. Ce qui n'était finalement, la suite l'a prouvé, pas si mal vu. Du reste, relisant ses derniers mails, je me suis aperçu qu'il avait peut-être eu le pressentiment de sa fin prochaine, car il m'avait écrit, le 15/10 : « [...] pour moi, pour l'heure, ce qui importe, ce sont les chantiers en cours. D'ici le 20 novembre, je

dois terminer le « roman » Maudit rêveur pour être en ordre avec la Promotion des lettres(j'ai pour ainsi dire décidé de ne pas le publier [ ?]), *et jusqu'à la mi-janvier, je serai sur Courir dans les cosmos, mon tout dernier livre au Dessert de lune(en 2020, cet éditeur sort ses six titres ultimes, c'est la fin de l'aventure).*

*Après cela, comme je n'aurai plus la possibilité que de publier(en 2021)mes Poèmes 1969-1999 et que j'ai rassemblé déjà les inédits retrouvés, il ne me reste que les recueils édités à recopier, ce que n'importe qui peut faire.[ ? ] »*

Dans un mail remontant à l'année précédente, il avait évoqué discrètement de « *petits ennuis de santé* ».

Troublant, non ?

## II

Au début de l'après-midi de ce 5 novembre 2019, je me fais emmener en taxi jusqu'au Crematorium, avenue du Silence. Je n'y suis plus venu depuis 2017. Je descends à l'entrée du site, face au cimetière. L'avenue et la place sont consacrées à la mort. Commerces de pierres funéraires. Tavernes et restaurants où les familles se réunissent. Ambiance funèbre en ce jour d'automne. À droite, passé la barrière, les bâtiments de briques de la cafétéria, puis les pavillons où l'on accueille les familles et les amis des morts. Et en face, les salles où se déroulent les cérémonies. Derrière elles, les fours. Invisibles.